

D'après les tendances pieuses de l'époque, c'est à une intervention miraculeuse d'en haut que Cabeza de Vaca attribue les nombreuses guérisons obtenues par lui et par ses amis. Je n'ai pas à m'occuper ici de cette interprétation modeste. Quelle que puisse être l'opinion d'un chacun sur ce point, et quoiqu'il n'y ait guère de doutes sur le nombre involontairement exagéré de ces guérisons, comme probablement aussi de la gravité des cas de maladie, il n'y a pour cela aucune raison d'écarter de même le fait de la position influente des Espagnols parmi les indigènes comme médecins supposés, et des conséquences que cette position amena par rapport à leur itinéraire¹. On devient facilement docteur et sorcier chez les Indiens. Tout ce que ce dernier ne comprend pas, lui paraît surnaturel, et a une origine bienfaisante ou malfaisante à lui occulte. Pendant les cinq années que j'ai passées au milieu des tribus du Sud-Ouest; tant parmi les groupes sédentaires qu'avec les Indiens errants, j'ai bien souvent été interpellé en faveur des malades, et le conseil le plus simple, le remède le plus infime qui réussissait, m'attirait de suite une clientèle dont je me défaisais aussi promptement que possible. Car chez l'aborigène, du médecin qui guérit au sorcier qui tue (et que l'on tue en expiation) il n'y a jamais qu'un très petit pas dans son raisonnement. Une cure malheureuse peut amener un résultat fatal pour celui qui l'a entreprise.

Si maintenant, tout en gardant présent à la mémoire le fait indiqué ci-dessus, qu'à partir d'un certain point évidemment situé à l'ouest de la Louisiane, Cabeza de Vaca et les autres ont été à même de suivre à peu près directement les directions qu'ils choisissaient (grâce à l'ascendant qu'ils avaient obtenu sur les naturels), et que cette direction était régulièrement celle de l'Occident, si donc nous entreprenons l'examen plus détaillé de la

1) *Naufragios*, cap. xv, p. 528. « Lo que el médico hace es dalle unas sajas adonde tiene el dolor, y chupanles al derredor de ellas. Dan cauterios de fuego, que es cosa entre ellos tenida por muy provechosa, y yo lo he experimentado, y me suscedió bien de ello; y despues de esto, soplan aquel lugar que los duele, y con esto crieren ellos que se les quita el mal. La manera con que nosotros curamos era santiguándolos y soplarlos, ... » Il y avait donc des pratiques qu'ils avaient apprises des indigènes, mêlées à des formes de prière chrétienne. En outre ils firent des opérations chirurgicales. (Cap. xxix, p. 540.)

route qu'ils ont pu suivre, il est un fait certain : c'est que le point de départ se trouve un peu au sud du trentième degré de latitude. Ce sont les côtes, premièrement de la Floride, ensuite de l'Alabama, et enfin de la Louisiane¹. Même lorsqu'ils s'enfoncèrent dans l'intérieur, ce ne fut qu'à peu de distance du golfe². Il est certain qu'ils n'ont pas traversé le Mississippi à une hauteur quelconque au nord du Delta, et il est également certain qu'ils n'ont pas atteint la Rivière Rouge (Red River des Anglo-Américains). Dans tout le pays où ils se trouvaient alors, la « tuna » ou le fruit du cactus à feuille, formait l'aliment principal des habitants³. C'est donc dans le quadrilatère bordé par le golfe du Mexique au sud, la Rivière Rouge au nord, le Mississippi à l'est, et le Rio-Sabinas ou peut-être Trinity River à l'ouest, qu'ils errèrent la première fois⁴. C'est probablement ce dernier fleuve, et les bisons qu'ils aperçurent auparavant étaient les avant-gardes des immenses troupeaux qui se répandaient alors depuis le Nord jusque dans le Texas. S'ils étaient remontés jusque dans le territoire indien d'aujourd'hui, c'est-à-dire au nord du Texas

1) Le fait que Narvaez aborda en Floride n'a pas besoin de preuves. L'endroit où il aborda était la baie de Santa-Cruz. Le fait qu'il traversa la partie du sud de l'Alabama ressort du rapport de Cabeza de Vaca (*Naufragios*, cap. v et vi, pp. 520 et 521, cap. vii et viii, p. 522 et 523). Apalache et Aute sont des localités dans l'Alabama. La baie d'Espiritu-Santo, qui est mentionnée à plusieurs reprises dans Oviedo (*Historia general*, III, pp. 592, 593) est une des bouches du Mississippi, comme ils le disent aussi fort bien (p. 593) « é por esto sospecharon que debe ser el rio del Espiritu Santo. » Le Mississippi était connu comme « Rio del Espiritu Santo » depuis 1519, voyez *Réal cédula dando facultad à Francisco de Garay para poblar la provincia de Amichel en la costa firme*, vol. III de la *Collección de los Viajes y Descubrimientos que hicieron por mar los Españoles*, par Martin Fernandez de Navarrete, p. 147; « y entraron por un rio que hallaron muy grande y muy caudalosa, ... » Les Espagnols remontèrent cette rivière six leguas, et l'unique fleuve dans le golfe qui permit une navigation semblable était, à part le rio Grande, le Mississippi! C'est ainsi que le considère une autorité anglaise fort respectable dans l'Introduction au volume VIII des publications de la *Hackluyt Society* intitulé *Conquest of Florida by Hernando de Soto, by a gentleman of Elvas* (p. 23). Ce n'est qu'après avoir passé la baie d'Espiritu-Santo qu'ils prirent terre.

2) Oviedo, *Hist. general*, lib. XXXV, cap. iv, p. 601; cap. v, p. 603.

3) Les preuves sont trop nombreuses pour qu'il soit nécessaire de les citer.

4) Pour arriver à la Rivière Rouge il aurait fallu qu'ils remontassent vers le nord au moins 250 kil. à travers un pays marécageux et boisé. Si les voyageurs ont seulement cotoyé la Louisiane et n'ont pris terre définitivement qu'au Texas, il est probable que c'est le Trinity. Cependant je ne connais pas le Texas moi-même, sinon les côtes et les environs de El-Paso, et je ne me permets donc aucun jugement positif.

et à l'est du Nouveau-Mexique, ils y auraient trouvé une végétation plus arborifère, et des ressources alimentaires plus abondantes que celles que Cabeza de Vaca indique. Enfin l'apparition du mezquite comme plante nutritive indique clairement le Texas! Et puis il n'y a pas à oublier que durant tout ce temps ils avaient le sentiment d'être toujours restés près de la côte, car lorsqu'ils virent les montagnes pour la première fois, ils crurent qu'elles descendaient jusqu'à la mer et qu'elles en étaient à quinze *leguas* seulement¹.

Pour atteindre des montagnes depuis n'importe quelle partie au nord du Texas il faut, allant à l'ouest, traverser les grandes plaines arides et inhabitables à l'homme. C'est surtout le cas depuis le Territoire Indien, entre lequel et le Nouveau-Mexique le Llano Estacado s'interpose, comme une barrière de plus de trois cents kilomètres de large, sans courants d'eau, sans arbres, presque sans végétation. Et quand on est arrivé à la limite occidentale de ce désert, au bord du Rio-Pecos, on est encore bien loin de la Sierra Blanca, qui est la chaîne de montagnes la plus rapprochée². Le rapport de Cabeza de Vaca indique au contraire, jusqu'au pied des hauteurs, un pays constamment propre à être habité par des tribus indiennes plus ou moins errantes dans un cercle limité; telles que l'étaient les tribus du Texas. C'est au centre de cet État, de l'autre côté du Brazos, qu'il faut chercher les « Sierras » des voyageurs espagnols, et la

1) *Naufraios*, cap. xxx, p. 541; Oviedo, *Hist. général*, lib. XXXV, cap. v, p. 605 : « E luego aquella noche enviaron a llamar gente abasco hacia la mar, y el dia siguiente vinieron muchos hombres e mugens a ver estos chripstianos e sus miraglos, ... e aquellos trabaxaron mucho per los llevar hacia la mar, ... » Il paraît qu'ils n'en étaient donc pas éloignés! Les montagnes du Texas sont basses, et ce sont plutôt des collines élevées bordant des plateaux, que des montagnes. Elles sont aussi beaucoup plus éloignées de la côte que Cabeza de Vaca l'indique. Mais, entre le Mississipi et le Rio-Grande et même plus loin, il n'y a pas de montagnes en général, il faut aller beaucoup plus loin, dans le Tamaulipas, pour en trouver.

2) Il y a les montagnes Wichita dans le territoire indien, mais celles-ci se trouvent à l'Est du Llano Estacado. Quant à la sierra Blanca, elle est à une distance considérable du Pecos. La sierra Guadalupe en est plus rapprochée, mais il reste toujours la difficulté de traverser le désert aride, qui n'a jamais été habité par des Indiens, excepté par des tribus errantes qui se servaient de chiens pour porter leurs hardes. De ces chiens il n'en est pas fait mention, tandis que tous les voyageurs subséquents qui ont touché les plaines les mentionnent, à commencer par les historiens de l'expédition de Coronado.

rivière qui coulaient à leur pied était le Colorado méridional. Ici déjà les Indiens les conduisaient vers le couchant selon la coutume indienne, c'est-à-dire aussi droit que possible, les voyageurs suivaient donc à peu près le trentième degré de latitude. Cependant ils changèrent un peu de direction, remontant le Brazos pour quelques jours, puis traversèrent jusqu'au Colorado, de l'autre côté duquel, et d'une plaine de trente *leguas* au moins, ils rencontrèrent enfin le Rio de Las Vacas. Cette rivière est le Pecos et les Espagnols l'atteignirent tout près, sinon directement au point même, de son embouchure dans le *Rio-Grande-del-Norte*¹. Il n'y a pas de doute que ce ne soit le Rio-Pecos, car c'est le dernier point où les bisons sont mentionnés. En effet ce grand quadrupède n'a pas pénétré (au moins pas en troupes nombreuses) plus vers l'Ouest que les deux rives de ce cours d'eau, où dans les saisons chaudes il abondait antérieurement².

Ici Cabeza de Vaca et les autres voulurent remonter le Pecos vers le nord, mais les Indiens les en dissuadèrent. Ils suivirent cependant un fleuve pendant dix-sept jours au bout desquels ils le traversèrent³. Ils avaient choisi cette voie « parce que nous étions toujours persuadés qu'en marchant vers le coucher du soleil, nous trouverions ce que nous désirions. » Il paraît donc que le fleuve en question les conduisait à l'Ouest, et c'est en effet le cas avec le Rio-Grande, si on remonte son cours depuis l'embouchure du Pecos jusqu'à celle du Rio-Conchos à Presidio del Norte. Le grand fleuve descend depuis ce dernier endroit vers le sud-

1) Après avoir traversé cette rivière, ils n'en mentionnent plus aucune, aussi longtemps qu'ils allèrent vers l'Ouest. Il faut donc qu'ils aient touché le Pecos près de son embouchure, car sans cela, ils auraient eu à traverser le Pecos d'abord, puis le Rio-Grande ensuite.

2) Autant en 1580, qu'en 1583, les Espagnols trouvèrent de grands troupeaux de bisons dans les alentours du Pecos. « Testimonio dado en México sobre el descubrimiento doscienta leguas adelante, de las minas de Santa Bárbara gobernacion de Diego de Ibarra. » Vol. XV de la *Coleccion de Documentos inéditos relativos al Descubrimiento, Conquista y Organizacion de las antiguas Posesiones españolas en América y Océania, sacados de los Archivos del Reino, y muy especialmente del de Indias*, p. 149. Antonio de Espejo, *Relacion del viage*, vol. XV de la même collection, p. 123, « caminando par él, seis jornadas, como treinta leguas... gran cantidad de vacas de aquella tierra. »

3) Ceci est d'après *Naufraios*, cap. xxxi, p. 542. Oviedo, *Hist. general*, III, p. 609, dit quinze.

est, puis ensuite remonte vers l'est nord-est, de sorte que sa direction moyenne est de l'occident à l'orient. L'endroit où ils le traversèrent doit se trouver plutôt au-dessus qu'au-dessous du Presidio, car aucune mention n'est faite ensuite d'aucune rivière de quelque importance. Ce fleuve est donc le dernier que les Espagnols touchèrent avant d'entrer dans les « montagnes étendues » de l'autre côté desquelles était la Vallée des Cœurs. Ceci indique indubitablement que le cours d'eau mentionné est le Rio-Grande !

Entre le Rio-Grande à l'ouest et le Mississipi à l'est, Cabeza de Vaca avait donc rencontré au moins quatre rivières qui toutes traversaient un pays plus ou moins habitable pour des Indiens errants. Dans ce pays, l'aliment principal des indigènes, en tant qu'il était tiré du règne végétal, se composait de la tuna et du mezquite. Les têtes de colonnes du bison américain venant du Nord y débouchaient. Ces conditions topographiques, ces éléments de la flore comme de la faune, ne se trouvent réunis entre les deux fleuves que dans le Texas, car partout ailleurs les plaines inhabitées et presque inabordables, alors n'auraient pas manqué d'attirer l'attention du rapporteur ; tout en changeant considérablement l'itinéraire et finalement le résultat du voyage.

En outre, quelque partie du cours du Rio-Grande au nord du Texas que Cabeza de Vaca eût touchée, il n'aurait pu manquer d'apprendre des nouvelles des Indiens villageois (*Pueblos*) du Nouveau-Mexique. Les villages de ces derniers s'étendaient alors depuis Jaos près du Colorado au nord, jusqu'à San-Marcial ou fort Craig au sud¹, et tout le long du fleuve ainsi qu'à une

1) Les dernières ruines dénotant l'architecture à étages, si caractéristique des pueblos, se trouvent un peu au sud de San Marcial dans le Nouveau-Mexique. C'est là aussi que Chamuscado, Espejo et Onate ont successivement trouvé, en 1580, 1583 et en 1598, les premiers pueblos des Indiens Piro. Comp. aussi : Fray Alonzo de Benavides ; *Memorial que fray Juan de Santander de la orden de San Francisco, comissario general de Indias presenta à la magestad catolica del Rey don Felipe Quarto nuestro Señor*, 1630, p. 14. « Llegado a este río por esta parte, comiençan las primeras poblaciones, per la Provincia y nacion Pira... c'était après avoir passé la Jornada del Muerto. Or celle-ci termine au nord à San Marcial ou près du fort Craig. »

certaine distance dans l'intérieur de chaque côté. Du fort Craig à la frontière du Chihuahua il y a à peine deux cents kilomètres, et cet intervalle était parcouru par des Apaches, des Mansos et des Zumas qui connaissaient fort bien les Pueblos et qui n'auraient pas manqué de faire comprendre à leurs visiteurs l'architecture singulière des Pueblos. Finalement il aurait été impossible de remonter le Rio-Grande pendant dix-sept journées sans tomber au beau milieu des Pueblos. Cabeza de Vaca non seulement n'en fait pas mention, mais il affirme que les habitations étaient de nattes et de branches.

J'en conclus donc qu'aussi longtemps que Cabeza de Vaca et les siens se trouvèrent à l'est du Rio-Grande-del-Norte, ils n'entrèrent jamais dans le territoire du Nouveau-Mexique, mais qu'ils traversèrent tout l'État du Texas dans sa largeur, sans remonter à sa frontière septentrionale. Il est également sûr que durant ce trajet ils n'entendirent nulle part parler des Indiens sédentaires du Nord, de leurs maisons étagées, en pierres et en briques cuites au soleil.

Il se pourrait cependant que, après avoir traversé le fleuve, et entre ce dernier et la vallée des Cœurs, les Espagnols eussent touché aux populations des Pueblos et que les demeures en terre, mentionnées comme ayant été rencontrées à dix-sept journées du Rio-Grande, aient été de l'un ou de l'autre de leurs villages.

Pedro de Castañeda, un des compagnons de Coronado, dans son expédition au Nouveau-Mexique, affirme que le « Valle de los Corazones » de Cabeza de Vaca, était au sud de la vallée de Sonora¹. Coronado, tel que je crois l'avoir prouvé autre part, entra dans cette vallée près de Babiadora, c'est-à-dire à deux cents kilomètres environ au sud de la limite qui sépare le Mexique du territoire nord-américain de l'Arizona². C'est donc dans l'État de Sonora, et entre le 29° et le 30° degré de latitude qu'il faut cher-

1) Pedro de Castañeda, *Relation du voyage de Cibola*, p. I, cap. ix, p. 44, p. II, cap. II, p. 157, etc.); Juan Jaramillo, *Relation du voyage fait à la nouvelle Terre*, même volume, p. 366 et 367 de l'appendice.

2) *Cibola*, dans le *Sountagblatt* du *New-York Staatszeitung*, mai et juin 1835.

cher la vallée des Cœurs¹. Pour s'y rendre depuis les rives du Rio-Grande dans l'Etat de Chihuahua, et pour passer en même temps par les Pueblos du Nouveau-Mexique, il fallait faire un coude énorme. Cabeza de Vaca affirme au contraire qu'ils marchaient aussi directement que possible vers le couchant. Mais il y a une preuve beaucoup plus concluante encore. Les habitants du pays où les Espagnols virent les maisons en terre, ou jusque près des Corazones, possédaient des turquoises. Ils obtenaient ces pierres du Nord en échange de *plumes de perroquets* ! Il n'y a pas de perroquets au Nouveau-Mexique ; ni même dans l'Arizona, cependant ils en estiment les plumages beaucoup dans les Pueblos et les obtiennent de Sonora et de Chihuahua. Dans ces deux États et dans les grandes forêts de pins de la Sierra Madre que leur frontière traverse du nord au sud, au 30° degré de latitude, une espèce d'ara (*Guacamayos*) vert et jaune est assez commun. Je l'ai rencontré dans l'intérieur de cette chaîne inconnue, à l'ouest de Casas Grandes, où, voltigeant de faite en faite des plus hauts sapins, il est un des premiers à saluer par sa conversation bruyante le soleil levant. C'est donc dans cette Sierra Madre parsemée jadis de petits villages d'Indiens Opatas, Jovas et Eudeves, dont les maisons étaient en terre quelquefois², qu'il faut chercher les demeures fixes construites de ce

1) Les Indiens qui accompagnaient Cabeza de Vaca étaient des Pimas. Ils fondèrent Bamoa sur le rio de Petatlan. Voy. P. Andres Perez de Ribas, *Historia de los Triunfos de nuestra Santa-Fee entre Gentes los mas barbaras y fieras del nuevo Orbe*, etc. Madrid, 1645, lib. I, cap. vii, p. 25. Bamoa est un village du Cinaloa, où, d'après Manuel Orozco y Berra (*Geografía de las lenguas y carta Etnográfica de México*, p. 333), vivent des Indiens Pimas.

2) Si, comme je le crois, c'est au sud de Casas Grandes (canton de Galéana-Chihuahua), que les Espagnols sont entrés dans la sierra Madre, ils tombèrent entre ces tribus. D'après le *Rudo Ensayo, tentativa de una provincial Descripcion geográfica de la Provincia de Sonora, sus Terminos y confinantes* (1761-1762), les Jovas occupaient, au siècle dernier : Ponida, Jeopari, Mochopa, Satechi et les abords du Rio-Mulatos et de l'Aros. D'après Orozco y Berra, *Geographia*, etc. p. 345, en 1627 ils vivaient aussi à Arivechi et à Zahuaripa, tandis que les Eudeves occupaient au xvii^e siècle, entre autres Batuco, Bacanora, et Matape (p. 344). Les deux langues sont traitées comme dialectes opatas. Voyez Francisco Pimentel, *Cuadro descriptivo y comparativo de las lenguas indigenas de México*, vol. II, p. 153 ; *Rudo Ensayo*, cap. v, p. 70, § 1. « Son las dos naciones principales que pueblan la Sonora, es á saber, la Opata y la Pima. Dixi principales, porque al Opata pueder reducirse los Eudebes y Jobas, aquellos por diferenciarse tan poco en lengua de la Opata, como la Portuguesa de la Castellana, ó la Provenza de la Frances. »

matériel que Cabeza de Vaca mentionne, et non au Nouveau-Mexique qu'il a aussi peu visité à l'ouest qu'à l'est du Rio-Grande del Norte.

Il reste maintenant à examiner si les voyageurs *ont entendu parler* des Pueblos néo-mexicains pendant qu'ils étaient en route pour Sonora, entre les rives du Rio-Grande et la vallée des Cœurs, cela semblerait être indiqué par le passage suivant : « Ils nous donnèrent beaucoup de colliers et quelques coraux que l'on trouve dans la mer du Sud, beaucoup de turquoises qu'ils tiennent de vers le nord ; et à moi ils me donnèrent cinq émeraudes travaillées en pointes de flèches, avec lesquelles ils font des jeux et des danses, et ils me dirent qu'ils les apportaient d'une montagne très haute qui se trouve vers le nord, et qu'ils les achetaient en échange de panaches et de plumes de perroquet ; ils disaient qu'il y avait là beaucoup de monde et des maisons fort grandes¹. »

Les émeraudes pourraient bien avoir été de l'obsidienne verte. Il y a beaucoup d'obsidienne de couleur verre de bouteille et absolument limpide, dans la sierra de Huachinera près des bords du rio Yaqui supérieur, dans l'Etat de Sonora. Ceci se trouve au nord de Batuco (près duquel la vallée des Cœurs était située) et à une distance d'environ cent vingt-cinq kilomètres. Quant aux grandes maisons, il est possible que ce soit une allusion aux bâtiments élevés des pueblos, mais il est tout aussi possible que cela ait été une réminiscence des villages en adobe, alors en ruines, que les Pimas du Nord habitaient dans le temps sur les bords du Rio-Gila en Arizona, et dont la fameuse Casa Grande est aujourd'hui le spécimen le mieux préservé². Jusqu'au xvii^e siècle les Pimas du Sud, vivant tout près de la vallée des Cœurs, occupaient des édifices semblables³,

1) *Nafragios*, cap. xxxi, p. 543 ; Oviedo, *Hist. natural*, III, p. 610, varie un peu le sens.

2) La Casa Grande a été si souvent décrite que je ne me permets pas d'en refaire la description ici. Je l'ai visitée en 1883. Selon M. J.-D. Walker, à la bonté duquel les voyageurs scientifiques doivent tant de souvenirs précieux et agréables, ce village a été bâti et habité par les Pimas.

3) Ribas, *Historia de los Triunfos*, etc., lib. VI, cap. II, p. 360, « porque eran de paredes de grandes adobes, que hazian de barro, y cubiertas de azotéas, y

et il n'est pas invraisemblable que c'est aux demeures de leurs parents du Nord, et non aux lointains villages du Nouveau-Mexique, qu'ils faisaient allusion.

Quoique Cabeza de Vaca ne puisse donc en aucune manière prétendre à l'honneur d'avoir découvert et visité le premier le Nouveau-Mexique et ses habitants, il n'en est pas moins vrai que ses rapports et ceux de ses compagnons, quelques vagues qu'ils fussent, donnèrent à Mexico le branle pour des entreprises de découvertes et d'exploration dans l'extrême Nord. La Nouvelle-Espagne était préparée pour des tentatives de ce genre, car il y avait déjà plusieurs années que la renommée de *sept villes* riches et populeuses travaillait l'imagination des colons espagnols au Mexique, et attirait l'attention des gouvernants dans cette direction.

terrados. Algunas dellas edificaren mucho mayores, y controveras á modo de uertes... P. Francisco Javier Alegre, *Historia de la Compañia de Jesús en Nueva España*, vol. I, lib. III, pp. 231-235, est tout aussi explicite.

(La suite au prochain n°.)

LA

DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MEXIQUE

PAR LE MOINE FRANCISCAIN FRÈRE MARCOS DE NICE

EN 1539

PAR AD.-F. BANDELIER

(Suite)

La légende des sept villes est ancienne. On la trouve entre autres sur le *Universalior Cogniti Orbis Tabula* de Jan Ruysch, de l'an 1508. C'est le récit de la fuite d'un évêque portugais dans une île appelée Antilia avec un nombre de chrétiens que les Maures avaient chassés de la péninsule ibérique¹. Vers l'an 1529 Nuño de Guzman, alors président de l'audience royale à Mexico, gouverneur de la Nouvelle-Galice, mais de fait de la Nouvelle-Espagne entière, fut informé, dit-on, par un Indien d'Oxitipar, que vers le Nord il y avait sept villes « si grandes qu'on pouvait les comparer à Mexico avec ses faubourgs. » Pour y arriver il fallait « s'enfoncer dans l'intérieur en se dirigeant vers le nord entre les deux mers². » Cette fable, précédée de celles des Amazones, qui avait déjà amené Cortès à faire des tentatives d'exploration du côté de Xalisco, poussa Nuño de Guzman jus-

1) Fray Gregorio Garcia, *Origen de los Indios*, Lib. III, Cap. xx, p. 189.

2) Castañeda, *Voyage de Cibola*, p. 1, cap. 1, p. 2; *Primera Relacion anónima de la Jornada de Nuño de Guzman*, vol. II, Col. de documentos de Garcia Icazbalceta, p. 291 : « É quiso seguir la de las siete cibdades, de que tenia noticia al principio que de México salió... » — *Segunda Relacion anónima de la Jornada de Nuño de Guzman Id.*, p. 303 : « La demanda que llevábamos cuando salimos à descubrir este rio era las Siete Cibdades, porque el Gobernador Nuño de Guzman tenia noticia dellas. » — Je me permets aussi de citer, à ce sujet, un de mes travaux, publié dans le 1^{er} volume des *Papers of the Archaeological Institute of America*, et intitulé, *Historical Introduction to Studies among the Sedentary Indians of New-Mexico*, p. 5., enfin aussi *Cibola*. (*N. Yorker Staats-Zeitung*), mai 1885.